

Irritabilité

Kawkab al-Sharq, 30 mai 1933

Je veux revenir sur cet entretien que j'adressais aux lecteurs avant-hier, au sujet de ce qui apparaît dans notre vie publique d'étroitesse d'âme et d'oppression du cœur, et d'irritation pour les choses les plus légères, les plus insignifiantes. Cet entretien a fait forte impression sur l'esprit d'un certain nombre d'amis et d'adversaires, les incitant à le commenter, à y prendre part. Et ce qu'ils ont écrit fut, en vérité, une preuve manifeste que je ne m'étais pas trompé en signalant ce phénomène nouveau dans notre vie publique, ni en cherchant à lui trouver causes et raisons, ni en appelant à le combattre et à s'en alléger. Car l'irritation même de ces amis et de ces adversaires devant ce qui leur déplait est apparue à un degré que je n'aurais guère imaginé qu'ils atteindraient ; certains se sont plaints, et plaints avec insistance, des journaux satiriques, affirmant que recourir contre eux à la loi est indispensable au redressement des mœurs — allant même plus loin encore, jusqu'à soutenir que ceux que ces journaux attaquent doivent nécessairement chercher d'autres moyens pour se défendre, si les moyens de la loi ne suffisent pas à assurer cette défense. C'est dire qu'ils approuvent cette même étroitesse d'âme et cette oppression du cœur qu'ils manifestent eux-mêmes, et cherchent, pour eux-mêmes et pour d'autres, des excuses à s'y voir contraints — voire à se voir contraints au mal pur et à la vengeance personnelle, si la loi ne parvient pas à les protéger des railleries des railleurs. Et je ne connais pas de preuve plus éclatante, pas d'argument plus évident, de l'étroitesse d'âme et de l'oppression du cœur, que l'attitude de cet homme même que vous exhortez à la patience et à la mansuétude, que vous rappelez à la maîtrise de ses sentiments et à la domination de l'emportement de son âme — et qui ne fait que s'échauffer davantage, avec un excès d'échauffement qui le pousse non point à la protestation, mais à la menace pure et simple. Et certains d'entre eux ont fait de cet entretien un moyen de satisfaire un ensemble de sentiments et de désirs qu'il eût mieux valu ne point satisfaire ! L'un d'eux s'est ainsi mis à faire retomber les erreurs des uns sur les autres, à ajouter la faute des coupables à ceux qu'ils lèsent, à bâtir sur cela des arguments, à chercher tous les moyens vers ce but — comme s'il voulait se servir de ces journaux satiriques pour attaquer la presse sérieuse, et se servir de ces écrivains satiriques comme voie pour attaquer les partis politiques auxquels ces écrivains prétendent appartenir et qu'ils disent défendre.

Et de même, mon ami Haykal n'a pas hésité à mentionner ces journaux qui publient des photographies au zincogravure du chef du Wafd et de son secrétaire, qui militent dans certaines de leurs pages pour le Wafd, puis empruntent d'autres voies sur d'autres sujets étrangers à la politique ; Haykal n'a pas hésité non plus à suggérer que le Wafd encourage ces journaux — encouragement qui est en soi un péché — et que le Wafd s'abrite derrière ces journaux, abri qui ne sied guère !!

J'aurais aimé que Haykal eût l'âme plus large, le cœur plus accueillant, le jugement plus mesuré, plutôt que de s'engager dans tout cela, ou de le mentionner, que ce soit ouvertement, par insinuation, ou par allusion ; car il n'y a nul bien dans tout cela, nulle vérité dans tout cela, et nulle juste compréhension, dans tout cela, des réalités de la vie démocratique.

Haykal sait fort bien que ceux qui aiment la vie démocratique et y tiennent sincèrement ne devraient point jouir de ses bienfaits tout en s'irritant à ce point de ses maux ; ils devraient plutôt l'accepter telle qu'elle est, et faire ce qu'ils peuvent pour en corriger les maux et les défauts — non par la violence, ni par la rigueur, ni par l'étroitesse d'âme et l'oppression du cœur, mais par la patience et la mansuétude, par la maîtrise de soi et la victoire sur la passion, par l'appel au bien par l'argument et la bonne exhortation, non par le recours à la loi ni par la menace.

Le Wafd, comme les autres partis démocratiques, possède sa presse officielle, qui expose ses opinions et représente ses positions, et parle en son nom — et de cette presse il est responsable. Mais le Wafd compte, par ailleurs, de nombreux partisans, qui lui sont attachés, le défendent, l'appellent de leurs vœux, tantôt par la parole, tantôt par l'écrit dans les journaux. Ceux-là ne consultent pas le Wafd, ne tirent d'aucune inspiration du Wafd ce qu'ils écrivent, et le Wafd ne les dirige pas dans les voies qu'ils empruntent. Il est du droit propre du Wafd de les encourager lorsqu'ils appellent à sa doctrine et défendent son principe. Il n'est du droit de personne de le lui reprocher, ou de l'en blâmer. Il n'est du droit de personne non plus d'interroger le Wafd sur les erreurs où ces gens s'égarent, ou sur les excès et les outrances où ils vont. Le Wafd n'est en cela nulle innovation parmi les partis politiques, et l'Égypte n'est en cela nulle innovation parmi les pays démocratiques. Tout parti politique puissant a ses partisans, ses adeptes et ses affidés, qui le défendent et vont à l'excès dans sa défense, et qui ne se privent pas toujours d'exploiter leur lien avec lui, leur appartenance à lui. Et dans tout pays

qui vit une vie démocratique, il existe des journaux satiriques qui vont à l'excès dans la moquerie, qui s'adonnent sans mesure à la traque des défauts, et qui pourtant s'affilient à des partis politiques — partis qui n'en sont pas tenus pour responsables, ni contraints d'en répondre.

Peut-être Haykal se souvient-il qu'il existait jadis, en Égypte, des journaux satiriques liés au parti des Libéraux constitutionnels, le défendant, appelant à lui, et recevant de lui satisfaction et encouragement. Peut-être Haykal se souvient-il que ces journaux, en ce temps-là, attaquaient les adversaires des Libéraux constitutionnels par des attaques riches en malice, dures dans le déni, contenant des atteintes à l'honneur, des violations des sanctités, et la commission de péchés. Peut-être Haykal se souvient-il que le parti des Libéraux constitutionnels ne s'est jamais excusé de ces journaux à l'époque, ne les a jamais détournés de leur égarement, ne les a jamais réprimandés pour leurs péchés ! Et peut-être Haykal se souvient-il que ces mêmes journaux se sont ensuite détournés, avec les circonstances, du parti des Libéraux constitutionnels, et lui ont fait subir le feu même qu'ils faisaient jadis subir à ses adversaires.

Qu'aurait donc dit Haykal si les adversaires des Libéraux constitutionnels, en ce temps-là, les avaient tenus pour responsables du péché de ces journaux, et leur avaient fait porter la responsabilité de ce qu'ils publiaient, de ce qu'ils diffusaient ? Qu'aurait dit Haykal si ces journaux ne s'étaient jamais détournés des Libéraux constitutionnels, mais leur étaient restés fidèles, plaidant pour eux, tout en continuant à commettre les péchés qu'ils commettaient, à se noyer dans les excès où ils se noyaient ? Qu'aurait dit Haykal si ceux que ces journaux insultaient et injuriaient avaient prétendu que les Libéraux constitutionnels étaient responsables de ces insultes et de ces injures, sous prétexte qu'ils plaidaient pour eux sur une page ou deux, publiaient leurs photographies, puis se livraient, au-delà, à ce que ni les lettres ni la morale n'admettent ? Qu'aurait dit Haykal ? N'aurait-il pas dit qu'il n'était responsable que de ce qu'il écrivait lui-même, et que son parti n'était responsable que de ce que publiait son journal officiel et sérieux ? Et c'est bien ainsi que devraient parler tous les partis : ils ne répondent que de ce qu'ils disent véritablement et inspirent véritablement. Quant à ce que disent les journaux qui s'affilient à un parti et plaident pour lui, ces journaux seuls en sont responsables, seuls en répondent.

Et quel chemin existe-t-il pour demander des comptes à ces journaux sur ce qu'ils écrivent, et les tenir responsables de ce qu'ils diffusent ? Il

en existe deux : le recours à l'autorité, et l'appel à la justice — chemin qui n'est pas, en soi, répréhensible du point de vue de la morale pure, mais qui trahit précisément cette étroitesse d'âme et cette oppression du cœur que nous avons déjà notées, cet écart par rapport à la juste mesure. Ce sont là des traits qui, tolérés chez le commun des gens, paraissent étranges chez ceux qui vivent la vie politique, et portent le fardeau du combat politique. Il n'est nullement vrai que le combat politique ne soit que discussion innocente, pure dévotion à la vérité et aux seules règles des lettres et de la morale ; le combat politique est cela, et bien d'autres choses encore : l'exposition au préjudice, l'endurance de l'injustice flagrante, de l'iniquité criante, les atteintes à la dignité, les violations des sanctités, et la patience devant tout cela, l'indulgence devant tout cela, et le détournement de tout cela vers ce qui sied à un homme généreux. Si ceux qui s'occupent de politique et portent le fardeau du combat s'étaient consacrés à demander des comptes aux gens, par eux-mêmes ou par la voie des tribunaux, pour ce qui s'écrit et se dit sur eux, ils y auraient dépensé le meilleur de leur effort, la fleur de leur vie, et se seraient détournés par là du combat véritable et fécond.

Il est vraiment étrange que mon ami Haykal imagine que ma propre poitrine se serrerait si les journaux satiriques disaient de moi une part de ce qu'ils disent aujourd'hui d'autres. Que Dieu te pardonne, mon ami ! Je n'aurais jamais cru que l'oubli pût atteindre à ce point ta mémoire ! Je ne connais, mon ami, aucun contemporain dont les journaux satiriques et sérieux se soient joués, et à qui ils aient pris autant qu'ils se sont joués de moi et m'ont pris. Et tu te souviens — si tu n'as pas oublié — que la presse sérieuse et satirique a passé des mois et des années sans autre sujet que moi-même, disant ce qu'elle voulait, sans nul compte rendu à elle-même, sans nulle retenue de la plume, sans nulle pudeur de la conscience — et elle ne me mentionnait pas seul, mais mentionnait avec moi ceux qu'il n'aurait jamais fallu mentionner. Et peut-être te souviens-tu — si tu n'as pas oublié — que je me suis détourné de ce qu'elle disait, et m'en suis tenu éloigné depuis ; je ne lui ai jamais accordé une seule page de réponse, jamais arraché le moindre voile pour l'exposer, jamais mis contre elle la justice en mouvement, jamais porté plainte auprès de l'autorité — alors qu'une part infime de ce qu'elle a dit eût largement suffi à justifier le recours à la justice et l'appel à l'autorité.

Voilà l'un des deux chemins ; il en existe un autre pour tenir les journaux satiriques responsables de leurs excès dans la moquerie — à savoir répondre à la moquerie par la moquerie, au badinage par le

badinage, à l'agression par l'agression — chemin que la morale pure peut certes réprouver, mais qui est profondément ancré dans la nature humaine ; les hommes y recourent toujours, l'empruntent toujours, et les gens de politique y recourent tout particulièrement. Que mon ami Haykal ne dise pas que les Libéraux constitutionnels n'aiment pas ce chemin et n'y inclinent point ; cela peut être vrai lorsque les Libéraux constitutionnels se retirent au fond de leur conscience et de leurs idéaux moraux les plus élevés — mais lorsqu'ils se plongent dans le tumulte de la vie politique, ils s'y conduisent exactement comme les autres partis. Eux aussi ont eu leurs journaux satiriques, et ces journaux leur ont valu victoire et soutien ; et si les circonstances ne leur permettent plus, aujourd'hui, de disposer d'une partie de ces journaux, ce n'est pas la faute de leurs adversaires, et ce n'est pas là une source de blâme pour ces adversaires.

Et après tout cela, je n'avais nullement l'intention d'évoquer la corruption des mœurs quand j'écrivais ce que j'écrivais avant-hier ; car je ne crois pas que nos mœurs politiques, en tant que nous sommes aujourd'hui dans l'opposition, soient pires que nos mœurs politiques d'autrefois. Jadis déjà, notre politique connaissait le sérieux et la plaisanterie ; jadis déjà, notre politique connaissait l'excès et la modération ; nos mœurs politiques ne se sont pas davantage corrompues. Il se pourrait même que ce que publient aujourd'hui les journaux satiriques soit meilleur que ce qu'ils publiaient hier, et plus proche d'une certaine prudence et d'une certaine pureté de langage que ce qui se publiait avant la guerre, et ce qu'on envoyait jadis à Muhammad Abduh et à Qasim Amin — car nos mœurs se sont sans nul doute élevées, et nos manières ont sans nul doute progressé vers le bien, si peu que ce soit. Ce que je voulais vraiment observer et consigner, c'était simplement notre irritabilité les uns envers les autres, et la façon dont nos cœurs se remplissent d'oppression pour les choses les plus légères, les plus insignifiantes.

Mon ami Haykal rappelle que c'est la crise politique et économique qui a rempli d'oppression, devant la critique, les cœurs des ministres, des députés et des sénateurs, même lorsqu'elle vient des uns envers les autres — car les ministres et leurs partisans parmi les députés et les sénateurs ne souffrent pas de cette crise, et car les journalistes, même ceux de l'opposition, n'en souffrent pas comme en souffre le paysan. J'aurais aimé que mon ami Haykal eût une meilleure appréciation de ces choses que ce qui est apparu dans son article d'hier ; car ce n'est pas

seulement celui qui brûle seul du mal de la crise politique et économique qui en souffre et s'en trouve oppressé, mais aussi celui qui la défend, qui essaie de la protéger, qui essaie de l'imposer aux gens, qui essaie de la peindre sous les traits du bien — et je puis assurer à Haykal que les ministres, les députés et les sénateurs souffrent, à défendre notre position politique et économique, plus que nous-mêmes ne souffrons à endurer cette position et les douleurs qu'elle entraîne ! Ces ministres, ces députés et ces sénateurs méritent pitié et compassion, car ils occupent une position tout entière d'embarras, défendent une position indéfendable, louent une position dont ils savent eux-mêmes, au fond, qu'elle ne mérite nulle louange. Ils sont voués à dépenser, dans cette position, tout l'effort qu'ils possèdent, et voués à voir s'affaiblir leur capacité de résister aux critiques qu'on leur adresse.

Que Haykal me croie : la position politique et économique pénible à laquelle nous a contraints le Cabinet actuel, position qui s'est prolongée si longtemps, dont le fardeau pèse lourdement sur ses partisans comme sur ses adversaires, est la source même de ce qui remplit les cœurs des gens d'oppression pour tout, et d'irritation pour tout. La plénitude de la vraie virilité exige de nous que nous résistions à cette oppression, que nous nous délivrions de cette étroitesse, que nous nous astreignions à la patience et à la constance, que nous nous entraînions à endurer le mal et l'adversité, et que nous écartions de nous tout ce qui trahit une faiblesse de résistance, une défaillance de la nature, un relâchement de la volonté, ou un écart par rapport à la juste mesure.